

Quelle injustice qu'il fût plus pauvre qu'elle ! Est-ce qu'ils n'auraient pas dû avoir tout pareil, toujours jusqu'à la fin ?

Elle pleura un peu, puis se reporta mentalement à la sainteté de la cérémonie, se reprochant de profaner ce jour par des pensées qui n'avaient rien de particulièrement religieuses, et les paroles du sermon lui revinrent à l'esprit : "Aimez-vous les uns les autres." Cette pensée lui mit dans l'âme une paix infinie, presque voluptueuse.

— Oh oui ! je les aime tous, se dit-elle, et ils m'aiment aussi : Mon père, ma mère, Marcel, ses parents, et les autres, qui sont venus pour moi... je les aime....

Elle s'endormit dans une espèce d'extase.

H. GRÉVILLE.

(La fin au prochain numéro.)

L'INSURRECTION CANAQUE

LA TRIBU DE KANALA (1)

I

Premières nouvelles de la révolte. — Avertissement mystérieux. — MM. Hanckar et Noblot. — Le commandant Servan prend une résolution héroïque. — Les grands chefs indigènes.

Dès que les premiers télégrammes annonçant la révolte des tribus de la côte ouest arrivèrent à Kanala, le lieutenant de vaisseau Servan, qui commandait cet arrondissement, ordonna au gérant du poste télégraphique de garder le secret le plus absolu sur ses tristes événements.

Pour protéger et défendre les colons de son arrondissement, dont la superficie est égale à celle de l'un de nos départements,

(1) Ce chapitre est extrait d'un volume que va publier René de Pont-Jest, sur l'insurrection de la Nouvelle-Calédonie.

M. Servan n'avait que quarante soldats d'infanterie de marine. Il pensa donc que tout serait perdu si, entraînés par le mauvais exemple, les naturels de son district se soulevaient à leur tour, et cela d'autant plus que depuis quelque temps déjà l'attitude hautaine des indigènes trahissait des dispositions peu bienveillantes pour les Européens.

Plus aptes que qui que ce soit à juger ces symptômes, les anciens colons éprouvaient de vives inquiétudes, bien qu'ils ignorassent encore les massacres dont l'arrondissement de Ouairail, limitrophe cependant de celui de Nouméa, venait d'être le théâtre.

Très-préoccupé, et au moment où il se promenait en plein jour sous sa véranda, attendant impatiemment de nouvelles dépêches, M. Servan entendit tout à coup une voix qui, venant d'un épais massif situé à quelques pas de sa maison, lui cria : "Prends garde à toi, commandant !"

Le jeune officier s'élança aussitôt hors de chez lui pour découvrir ce mystérieux messager, mais il n'arriva au milieu des arbres que pour percevoir le bruit des pas du fuyard, qu'il pensa devoir être une femme, en se rappelant le timbre de l'organe qui lui avait laissé cet étrange avertissement. Mais il lui était impossible de deviner quelle femme ce pouvait être ; il devait seulement supposer que c'était une indigène, car une européenne n'aurait pas eu besoin ni de se cacher ni de s'enfuir.

Toutefois, comme d'habitude qu'il vint, le conseil était bon à suivre, et, comme il fallait prendre un parti, M. Servan expédia immédiatement au gouverneur ce télégramme :

"J'apprends les désordres qui se sont produits à Ouairail. Je puis disposer de cent cinquante Canaques, sans toucher à la garnison, et me rendre à Térémba, si vous me l'ordonnez. J'attends vos ordres."

Le gouverneur lui répondit aussitôt qu'il fallait se rendre bien compte de la situation avant de prendre une détermination, et qu'il devait attendre.

C'est ce que fit M. Servan, mais tout en prenant ses dispositions afin d'être prêt à partir au premier signal pour défendre ses colons, et il envoya des exprès aux trois chefs de la tribu de Kanala : Gélima, Kaké

et Nondo, pour les inviter à dîner avec lui.

Les trois chefs arrivèrent à l'heure indiquée, et l'on se mit à table, mais si long que fût le repas, si copieuses que fussent les libations, les nobles invités du jeune officier n'eurent pas une seconde d'expansion.

M. Servan espérait obtenir de Nondo, grand chef de guerre, une proposition d'alliance pour marcher contre les rebelles, mais il ne voulait pas provoquer cette offre, car il pouvait se faire que les Canaques ne connussent encore rien de la révolte, et leur demander leur concours eût été non-seulement les renseigner, mais c'eût été aussi donner un signe de faiblesse.

Chacun resta donc sur la réserve. Entre le commandant de Kanala et les indigènes, ce fut une véritable entrevue de diplomates, et, lorsque Gélima, Kaké et Nondo se retirèrent le soir, à peu près ivres et munis de quelques présents, leur amphitryon n'avait pu rien pressentir à l'égard de leurs intentions.

M. Servan resta donc dans l'incertitude, lorsque, vers minuit, un colon des plus plus honorables, M. Hanckar, vint, accompagné de sa famille, lui demander l'hospitalité. M. Hanckar, dont la physionomie trahissait la plus vive inquiétude, apportait des armes et était suivi de quelques-uns de ses gens.

Dès qu'il fut seul avec le commandant, il l'entraîna jusqu'à l'extrémité de sa véranda, et le pria d'écouter.

La nuit était une de ces belles nuits du tropique, silencieuse, tiède et parfumée. La nature entière reposait.

M. Servan, en prêtant l'oreille, perçut distinctement, venant de la forêt, du côté de la montagne de cuivre, cette sorte de grondement confus que produit une grande foule à distance. Les ondes sonores, en roulant dans la pureté de l'atmosphère, apportaient jusqu'à la station française comme des bruits de pas cadencés, des espèces d'étranges refrains.

L'officier de marine comprit de suite ce dont il s'agissait. Ce qui se passait si mystérieusement sous les grands arbres, au milieu de quelque clairière consacrée, était un "pilou-pilou," auquel devaient prendre part deux mille individus au moins.

Ces "pilou-pilou" qui durent toute la nuit, sont de grandes réunions guerrières, pendant lesquelles les assistants chantent, dansent, se livrent à tous les excès, jusqu'au moment où les chefs qui les ont convoqués profitent de leur exaltation pour en obtenir l'exécution immédiate de leurs projets.

Or, comme d'ordinaire les chefs de Kanala prévenaient le commandant de la date de ces assemblées, et, que cette fois M. Servan n'avait pas été informé de rien, il lui était aisé de pressentir qu'un danger réel menaçait son arrondissement.

M. Hanckar supposait que les indigènes attaqueraient la station avant le jour.

— Que comptez-vous faire ? demanda-t-il au jeune officier.

— Nous reposer d'abord, répondit avec calme ce dernier, afin d'être frais et dispos au moment du combat.

Et comme le colon le regardait avec stupeur, il ajouta :

— Oh ! ne craignez rien, mes dispositions sont prises depuis longtemps ; les Canaques ne nous surprendront pas. Virapin !

A cet appel, un homme qui reposait sous la véranda, se leva et accourut.

C'était un Malabar, d'une quarantaine d'années, au teint de bronze, à la physionomie fine et intelligente, que M. Servan avait à son service et dont il connaissait le dévouement.

Il lui dit rapidement quelques mots. L'Hindou s'inclina et bondit au dehors de la maison.

— Maintenant, reprit-il en s'adressant à M. Hanckar, nous pouvons aller dormir. Au premier bruit suspect, Virapin fera entendre un coup de sifflet de bord, et cinq minutes après, tout mon monde sera réuni pour repousser les Canaques. Rassurez-vous, Virapin est un gardien précieux,

préférable au plus brave de nos soldats. Il a eu affaire dans son pays aux tigres et aux thugs. Un serpent ne se glisserait pas dans les hautes herbes sans qu'il l'entendît !

Mais la nuit fut tranquille. Les Canaques, qui ne sont jamais pressés de prendre une détermination, avaient-ils réellement l'intention de se joindre aux révoltés après avoir massacré les colons de Kanala ? C'est probable, mais il est également probable qu'ils étaient divisés d'opinion, qu'ils n'avaient pu s'entendre au "pilou-pilou," et que, pour quelques jours encore, l'arrondissement n'avait rien à craindre.

Le lendemain quelques surveillants militaires et plusieurs colons vinrent informer M. Servan que l'attitude des indigènes devenait arrogante et provocatrice. M. Servan envoya demander aussitôt un des chefs, mais celui-ci ne répondit pas à cet appel.

Joint à l'avertissement mystérieux qu'avait reçu le commandant de Kanala et à ce qu'il avait surpris du "pilou-pilou" tenu secrètement, tous ces indices ne permettaient plus l'ombre d'un doute sur les dispositions des Canaques. Il était évident qu'ils n'attendaient qu'une occasion favorable. Il fallait donc agir énergiquement, sans perdre un instant.

M. Servan fit alors appeler M. Noblot, un des anciens colons de l'arrondissement, et de plus homme d'un grand bon sens, jouissant de l'estime générale et fort aimé des Canaques. Il lui demanda ce qu'il pensait de la situation.

— Je la crois des plus graves, répondit M. Noblot.

— Eh bien, reprit M. Servan, je vais partir avec quinze hommes d'infanterie pour faire une tournée chez les indigènes et leur ordonner de me suivre.

— Vous n'y pensez pas, observa vivement le colon ; si vous affaiblissez la garnison, les Canaques, qui en seront avertis aussitôt, profiteront de votre absence pour nous attaquer.

On voit dans quelle alternative terrible se trouvait le jeune officier ; il y réfléchit un instant, puis, rassurant M. Noblot, il adressa à M. Oly la dépêche suivante, qui restera comme un témoignage de son dévouement et de son énergie.

"Commandant de Kanala à gouverneur :

"Les colons craignent beaucoup un mouvement des indigènes. Kanala est le centre le plus important de la Nouvelle-Calédonie ; six mille Canaques peuvent inonder la plaine en vingt-quatre heures. La position militaire est sûre pour la défensive, mais la garnison est insuffisante pour l'offensive et pour empêcher l'assassinat des colons isolés qui sont très-nombreux ;

"Les tribus de Gélima et de Kaké attendent avec impatience des nouvelles de l'insurrection, et si la révolte n'est pas étouffée rapidement, je crains une levée générale ;

"La passion brutale de la guerre se lit dans le regard et l'attitude des indigènes qui deviennent arrogants ;

"Je vous propose un dérivatif ;

"Laissez-moi partir seul, sans un homme de la garnison, avec les tribus de Kaké et de Gélima. Nous franchirons la chaîne centrale cette nuit, et demain matin nous envelopperons les révoltés d'Atai qui sont les ennemis des Kanaliens.

"Je vous affirme sur mon honneur que je crois le danger proche à Kanala et que, seule, l'exécution de mon projet peut sauver la colonie.

"Si les Canaques m'assassinent, la situation militaire de Kanala ne sera pas changée ; M. le lieutenant Maréchal prendra le commandement.

"Si vous me donnez l'ordre de partir, nous aurons des pavillons blancs comme signes de reconnaissance pour notre arrivée à Ouairail. Prévenez les chefs militaires de cet arrondissement.

"Pour me résumer, je crois que les tribus de Kanala seront divisées en cas de succès, mais qu'elles tourneront contre nous en cas de revers. Il faut donc les employer.

"SERVAN."

Cette dépêche était partie à cinq heures du soir, une demi-heure après le gouverneur ne lui ayant pas encore répondu, le jeune officier, bouillant d'impatience, lui adressa ce second télégramme :

"Avant d'avoir reçu votre réponse, je me permets respectueusement d'insister sur mes propositions. Les anciens colons approuvent mon plan. C'est le moyen d'écartier tout danger.

"Une heure après avoir reçu vos ordres, je pourrai partir avec les grands chefs et cent indigènes. J'entends parler d'assassinats dans la chaîne centrale."

La chaîne centrale se compose de montagnes qui séparent l'arrondissement de Kanala, de ceux de Ouairail et de Ouairail.

M. le capitaine de vaisseau Oly ne pouvait résister à une conviction aussi nettement arrêtée ; il ne pouvait refuser un tel dévouement. Accoutumé à juger les hommes, il pensa que celui qui faisait aussi froidement le sacrifice de sa vie méritait toute sa confiance. Il lui télégraphia vers six heures pour lui donner liberté de manœuvre.

M. Servan convoqua immédiatement ses officiers et envoya des émissaires dans toutes les tribus pour faire savoir aux chefs qu'il les attendait sans retard.

Ceux des chefs qui avaient assisté au "pilou-pilou" de la nuit précédente, arrivèrent aussitôt ; le commandant de Kanala les réunit, et après avoir remis officiellement, devant eux, le service à M. le lieutenant Maréchal, il leur dit, d'un ton assuré, comme s'il ne pouvait douter de leur obéissance :

"Vous allez me suivre avec vos guerriers pour tuer vos ennemis, les assassins de la côte-ouest. J'ai fait dire à vos frères où ils devaient nous rejoindre."

Quelques Canaques se regardèrent avec stupeur, feinte peut-être, car ils avaient dû pressentir la cause de leur convocation, et ils demandèrent à retourner dans leurs tribus pour faire leurs préparatifs de départ.

M. Servan le leur refusa avec un tel accent d'énergie que les plus hésitants déclarèrent qu'ils étaient prêts à marcher.

MM. Hanckar et Noblot, qui assistaient à cet étrange conseil de guerre, distribuèrent des vivres et de la poudre aux Canaques, et le jeune commandant de Kanala, qui avait fait avancer son cheval, sauta vivement en selle, en donnant l'ordre du départ.

Il voulait prendre la route de Ciù et franchir, la nuit même, la chaîne centrale, pour tomber à l'improviste sur les révoltés.

Chaque chef se mit à la tête de ses hommes. M. Servan se tenait sur le flanc de ses auxiliaires.

Ainsi qu'il l'avait promis au gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, il était seul d'Européen au milieu des Canaques. Sans même paraître les surveiller du regard, affectant autant de calme que s'il commandait une troupe régulière, il laissait sa monture aller au pas.

A deux heures de marche de Kanala, les chefs qu'il avait fait prévenir commencèrent à le rejoindre. Ce fut d'abord Nondo, personnage redoutable et cruel, puis Kaké, chef politique, Pita, fils de Gélima, Sandouli et plusieurs autres guerriers renommés de la côte-Est. Peu à peu, la plupart de ceux que M. Servan attendaient arrivèrent, et bientôt cette étrange armée atteignit les premiers contreforts de la grande chaîne.

Pendant ce temps-là, les colons de Kanala étaient rentrés chez eux pour se préparer à tout événement.

II

De Kanala à Ciù. — Le grand-prêtre Tombués. — Le camp de Ciù. — M. Bonnieux. — Ruse de M. Servan. — Départ de Ciù pendant la nuit.

Le premier point de ralliement indiqué par M. Servan aux guerriers kanaliens était le camp de Ciù, situé à neuf kilomètres de Kanala ; le second était Coin-dé, à quinze kilomètres plus loin dans